

Homélie du père Gaudron en la fête du Christ roi 2013

Chapelle Saint-Aurélien, Limoges

Nous voilà à la veille de l'Avent, au dernier dimanche de l'année liturgique : la fête du Christ roi. Les plus anciens d'entre nous ont encore dans l'oreille : « Parle, commande, règne », du cantique des années 1925 où le pape Pie XI a institué cette fête.

Dans l'Ancien Testament, c'est Dieu qui est Roi, c'est Lui seul qui gouverne son peuple. Le roi n'est que son lieutenant, qui doit gouverner dans la fidélité à l'Alliance. C'est justement ce qu'apprendra Salomon.

Le peuple juif vivait dans l'espérance que Dieu viendrait rétablir la royauté par un Messie restaurateur d'Israël. Cette attente est fortement entretenue au temps de Jésus par l'humiliation de l'occupation des Romains et le désir de ne pas perdre son âme, son identité. Vous le savez, au matin de l'Ascension, on ne sait pas lesquels, mais plusieurs apôtres diront à Jésus : « *Est-ce maintenant que tu vas rétablir la royauté d'Israël ?* » Ce qui trompe, c'est que Jésus, à deux reprises, devant Caïphe et devant Pilate, l'a bien dit : « *Tu l'as dit, je suis roi* ».

L'évangile qu'on a choisi pour cette fête du Christ roi est celui où nous contemplons Jésus en croix. Et peut-être nous faudra-t-il comprendre que ce roi de gloire n'est autre que celui qui trône sur le bois de la croix, c'est-à-dire un roi de dérision qui renverse ; et il renverse en particulier les images d'un dieu tout-puissant. Si roi il y a, c'est comme un roi à l'envers, un roi qui s'est laissé acclamer le jour des Rameaux, mais qui était monté sur un âne ; et l'âne, c'est simplement la monture des plus pauvres. Son pouvoir et sa force, qui se sont manifestés à travers la douceur et la guérison, et maintenant dans l'impuissance d'un condamné, qui est de plus cloué à la croix : le Très Haut est devenu le très bas.

Dans le long chemin qui conduit Jésus jusqu'au Calvaire, il a connu, dans le prétoire, les tourments de la dérision. Jérôme Bosch, à la suite de Mathias Gudenwald, ont campé cet innocent garrotté, revêtu d'un ridicule manteau royal, un rameau à la main en guise de sceptre, et la tête portant une couronne d'épines. Il est entouré des légionnaires qui mènent tapage, crient ; il est bafoué sous les coups, il est abandonné ; sommé de dire qui le frappe, il ne dira justement pas un mot. Son témoignage, c'est son silence, c'est son effacement. Luc a voulu raconter et marquer, sans doute, jusqu'où va l'enfouissement du prophète serviteur, celui qu'on a rejeté et honni.

Quand Rouault peignait des clowns, des juges, des filles de joie, il leur prêtait le masque de leur désir de pouvoir, de leur désir de plaire et de séduire. Le même a peint dès 1942 le Christ aux outrages. Et sur la croûte, le lent travail de reprises et de corrections laisse advenir la lumière, la lumière qui surgit du fond de la toile et de ce corps humilié : il y a la présence au-delà de la matière ; l'Homme-Dieu rayonne d'une paix intérieure. Marqué par une simple ligne rouge, la couronne d'épines entoure la tête du Christ : elle souligne la violence des bourreaux.

La scène que nous lisons aujourd'hui fait entendre les chefs du peuple qui ricanent ; il se moquent de ce Christ de Dieu. Ensuite, ce sont les soldats qui jouent en lui donnant du vinaigre pour boire et qui l'appellent « *Roi des Juifs* ». Et puis, l'un des deux malfaiteurs qui blasphème contre le Christ. Ces trois groupes ne disent qu'une chose : « *Sauve-toi toi-même* ».

C'est l'autre malfaiteur qui l'interpelle : « *Jésus* ». Vous savez que le nom de Jésus vient du fond de la Bible, vient de Dieu. « *Jésus, souviens-toi de moi quand tu seras venu dans ton royaume* ». Le larron, puisque c'est comme cela qu'on l'appelle, fait appeler au souvenir. Le souvenir, c'est cette

présence de Dieu qui est toujours présent à son peuple en raison de l'Alliance.

Un mystique rhénan du XVII^e siècle, Angelus Silesius, le proclame à sa manière : « *Que Dieu soit mis en croix, qu'on puisse le frapper, qu'il supporte l'outrage à lui-même infligé, qu'il éprouve l'angoisse et qu'il puisse mourir, ne t'étonne pas : l'amour l'a inventé* ».

**Père Jean Marie Gaudron,
Dimanche 24 novembre 2013**